

L3 Lettres modernes et Master 1 Histoire

Ancien Français - Histoire de la langue 1, Année 2025-2026

Document 1

Les serments de Strasbourg (14 février 842)

On connaît le contenu et la lettre de ces serments grâce à un certain Nithard, qui a laissé une chronique de la succession de Louis le Pieux (fils de Charlemagne) : ce dernier meurt en 840 et laisse son empire en partage à ses trois fils, Lothaire, Louis et Charles ; Louis et Charles s'engagent à s'aider mutuellement contre leur frère Lothaire.

Serment en langue romane (*romana lingua*) prêté par Louis :

Pro Deo amur et pro Christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di in avant, in quant Deus savir et podir me donat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo et in aiudha et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradre salvar dift, in o quid il mi altresi fazet et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai, qui meon vol, cist meon fadre Karle in damno sit.

Pour l'amour de Dieu et pour le salut du peuple chrétien et le nôtre, à partir de ce jour, pour autant que Dieu m'en donne le savoir et le pouvoir, je soutiendrai mon frère Charles ici présent de mon aide matérielle et en toute chose, comme on doit justement soutenir son frère, à condition qu'il m'en fasse autant, et je ne prendrai aucun arrangement avec Lothaire, qui, à mon escient, soit au détriment de mon frère Charles.

La cantilène de sainte Eulalie (vers 880)

Conservé dans un fragment de manuscrit du X^e siècle, ce poème de vingt-neuf vers est consacré au martyr de sainte Eulalie ; il est accompagné d'un autre poème, mais en latin, en l'honneur de la même jeune fille. Composé vers 880 dans un cadre religieux (l'abbaye de Saint-Amand, près de Valenciennes), la *Cantilène de sainte Eulalie* est considérée dans le plus ancien texte littéraire en langue française. En voici les dix premiers vers :

Buona pulcella fut Eulalia,
Bel auret corps, bellezour anima.
Voldrent la veintre li Deo inimi,
Voldrent la faire d'iaule servir.
Elle nont eskoltet les mals conseilliers
Qu'elle Deo raneiet chi maent sus en ciel.
Ne por or ned argent ne paramenz,
Por manatee regiel ne preiement,
Nüile cose non la pouret omque pleier
La polle sempre non amast lo Deo menestier.

*Eulalie était une jeune fille de bonne naissance,
Elle avait un beau corps, et une âme plus belle encore.
Les ennemis de Dieu voulurent la soumettre,
Et qu'elle se mette au service du diable.
Elle n'écoula cependant pas les mauvais conseillers
Qui voulaient qu'elle renie Dieu qui demeure là-haut dans le ciel.
Ni pour l'or, ni pour l'argent, ni pour des parures,
Ni pour la menace royale, ni pour les prières,
Aucune chose ne put jamais contraindre
La jeune fille à ne pas aimer pour toujours le service de Dieu.*

La chanson de Roland, manuscrit d'Oxford.

La version de la *Chanson de Roland* conservée dans le manuscrit d'Oxford date de la fin du XI^e siècle ou du tout début du XII^e siècle, les autres versions sont beaucoup plus tardives. En voici la Laisse 174 (éd. C. Segre, Genève, Droz, 1971) :

Ço sent Rollant que la mort le tresprent,
Devers la teste sur le quer li descent.
Desuz un pin i est alét curant,
Sur l'erbe verte s'i est culchét adenz,
Desuz lui met s'espee e l'olifan.
Turnat sa teste vers la paiene gent :
Pur ço l'at fait què il voet veirement
Que Carles diét e trestute sa gent,
Li gentils quens, qu'il fut mort cunquerant.
Cleimet sa culpe e menut e suvent,
Pur ses pecchez Deu purofrid lo quant. (v. 2355-2365)

Perleवास ou Le Haut Livre du Graal, roman arthurien en prose du XIII^e siècle.

Arrivé à une chapelle isolée, le roi Arthur, qui est seul, découvre un ermite agonisant dans un cercueil ouvert. Une voix lui crie alors de s'en aller et, quittant les lieux, il entend les voix des diables et des anges qui se disputent l'âme de l'ermite. Chagriné et intrigué, le roi Arthur attend dehors, l'oreille tendue ; il entend soudain une voix féminine.

Li rois est si pensis qu'il n'a talent ne de boivre ne de mengier. Ainsi com il pensoit plains d'ennui et de contraire, il ot en la chapele la voiz d'une dame, qui parloit si docement et si haut, qu'il n'est hom tant iriez, s'il oïst la voiz de la dame, qui n'eüst joie. Ele dist as anemis : « Alez hors de ceenz, car vos n'avez droit en l'ame du preudome, que qu'il ait fet arriere ; il est pris au service mon fill et le mien, et fesoit sa penitance en cest hermitage des pechiez qu'il avoit fet. – Voire, dame, font li deable, mes il nos avoit plus serviz que voste fill ne vos, car il a esté .lxii. anz mordreissieres et roberres en ceste forest. Or n'a esté que .v. anz en cest hermitage. Or le nos volez tolir. – Non faz, tolir no vos vueill ge mie, car s'il eüst estré pris en vostre servise si com il est o nostre, vos l'eüssiez tot quite. » Li deable s'en vont tot desconfit et tot dolent, et la doce Mere Dieu prent l'ame de l'ermite, qui estoit sorti du cors, si la commande as anges, qu'il en facent present son chier fill en Paradis ; et li angle la prennent, si commencent a chanter de joie. Cist preudom ot non Calixtes.

Branche I, texte établi par Armand Strubel, Paris, LGF, « Lettres Gothiques », 2007, p. 146.